

d'hui, déconstruise – les mesures et les indices des arpenteurs-démographes, la démographie offre un point de vue remarquable sur de nombreux débats actuels.

QUELQUES RÉGULARITÉS

La plus simple est aussi celle qui a fasciné un grand nombre de mathématiciens : c'est la constance de la proportion de naissances masculines dans l'ensemble des naissances, 105 garçons pour 100 filles. À toutes les époques et sous toutes les latitudes, on a retrouvé cette valeur qui a excité l'imagination des grands mathématiciens. Poisson, Quetelet, Babbage ont cherché une explication – ou une exception –, et, plus près de nous, Malinvaud et Marcel Paul Schützenberger ont scruté ce mystère. Conséquence importante : dans une région, quand les statistiques donnent une valeur différente, on subodore une intervention humaine : en Inde, où le coût de la dot des filles est prohibitif, et en Chine, où l'enfant unique doit être un garçon qui prendra en charge votre vieillesse, des petites filles manquent à l'appel dans les pyramides des âges.

Au début du XIX^e siècle, B. Gompertz découvre un autre invariant, la croissance exponentielle des risques de décéder avec l'âge à partir de 35 ans : de quelque dix millièmes par an à 35 ans, le risque annuel de décès passe ainsi à plusieurs dixièmes après 90 ans, dans une progression que rien ne semble devoir arrêter.

PROGRÈS DE LA LONGÉVITÉ OU PROBLÈME SOCIAL ?

La mortalité est sans doute le facteur démographique qui bouge le plus rapidement aujourd'hui. Pourtant, les yeux fixés sur la ligne bleue de la fécondité (à 2,1) et de l'immigration (objectif solde nul), les Français sont en train d'oublier la plus grande surprise des 20 dernières années.

Alors qu'il était courant de dire, dans les années 1960, que la mortalité ne diminuerait plus guère (les prévisions démographiques de cette époque, en France, furent établies avec une espérance de vie des hommes stabilisée à 68 ans), l'espérance de vie progresse maintenant à peu près d'un an tous les cinq ans. L'espérance de vie masculine a dépassé 73 ans, celle des femmes se rapproche de 82 ans, et rien ne laisse présager un arrêt, au point que le démographe américain J. Vaupel vient de donner pour titre à un de ses articles : «Pourquoi les bébés français qui naissent cette année vivront 95 ans en moyenne.»

Au lieu de s'en réjouir, on s'en lamente en craignant une hausse vertigineuse des dépenses de santé à cause de «l'envahissement des vieillards», pour citer Alfred Sauvy, et à cause des retraites à verser.

Or, tandis que les progrès de l'espérance de vie, du XVIII^e siècle jusqu'en 1960, étaient presque uniquement dus au recul de la mortalité aux jeunes âges, particulièrement de la mortalité infantile passée de 250 pour mille sous Louis XIV à 7 pour mille aujourd'hui, les progrès des dernières années tiennent au recul de la mortalité aux âges élevés. En fait, on meurt de plus en plus tard. En mesurant un vieillissement de la population par la proportion de personnes âgées de plus de 65 ans, on confond la catégorie, ou l'indice, avec la réalité. Les per-

sonnes d'âge donné ont une santé et un état général très supérieurs à ceux qu'elles avaient 50 ou 100 ans auparavant. À 58 ans, Boileau se décrivait comme un vieillard à la tête «toute che nue». À 63 ans, Chirac est considéré comme un jeune président.

Aussi est-il préférable, pour étudier le vieillissement, de remplacer l'espérance de vie classique par une espérance de vie «sans incapacités». La plupart des études qui adoptent cet angle montrent d'ailleurs que cette espérance de vie «sans incapacités» s'accroît au même rythme que l'autre. Autrement dit, on n'est pas vieux plus longtemps, mais on devient vieux plus tard.

Cette distinction n'empêche pas l'augmentation de la charge des retraites, dira-t-on. Ici la confusion entre biologique et



1. Parmi les appelés, les non-élus surpeuplaient les enfers. La surpopulation contribuait au supplice des damnés qui grouillaient dans un univers bruisant de souffrances.

social atteint son comble. L'évolution de l'âge au départ en retraite et celui de l'espérance de vie divergent depuis un siècle : le premier diminue, le second augmente. Ainsi, au recensement français de 1936, 50 pour cent des hommes âgés de 75 ans étaient encore en activité. En 1990, cet âge médian de départ en retraite est tombé à 58 ans, soit 17 ans de moins. Dans le même temps d'ailleurs, l'âge médian d'entrée dans la vie active a augmenté d'environ 10 ans, à cause de la prolongation des études et du chômage. Le problème des retraites est devenu une question générale de partage des revenus dans une existence où l'on passera 25 ans ou plus en formation, 25 ans en retraite et une petite trentaine d'années en activité réelle.

On ne peut espérer de miracles comparables qui ramèneraient les coûts d'éducation et de retraite à ceux qui prévalaient à l'époque où la formation durait moins de 15 ans, la retraite moins de 10 ans et la vie active, une quarantaine d'années... quand on ne mourrait pas avant son terme.

On ne doit pas non plus accuser l'augmentation de l'espérance de vie d'être à l'origine de ce problème. Conséquence du progrès économique et social, elle accompagne l'évolution de la société, mais ne la détermine pas.

LE MYTHE DE LA SURPOPULATION

Sous l'influence d'une opinion française nataliste souhaitant une France toujours plus peuplée, on oublie que le reste du monde, malthusien, craint au contraire la surpopulation. On accuse cette dernière des pires maux, la disparition de la diversité biologique, le trou de l'ozone et le réchauffement climatique. Sur-tout, on attribue à la croissance démographique le déséquilibre entre population et subsistances, dont des centaines de millions d'affamés souffrent dans le monde.

L'erreur fondamentale de ces imputations vient de l'idée abstraite d'une «population mondiale» ou même d'une «population indienne» qui rend fictivement égaux tous les humains ou tous les Indiens. Or certains pays riches (Australie, États-Unis par exemple) émettent 50 fois plus de gaz à effet de serre par tête d'habitant que les pays pauvres (et peuplés, comme le Bangladesh ou l'Inde) et certains riches des pays pauvres émettent 100 fois plus de ces gaz que les innombrables pauvres de leur propre pays.

Il en est de même pour la nourriture, moins souvent mentionnée. En effet, depuis 30 ans, bien que la progression

de la production de vivres ait été nettement plus rapide que celle de la population, la faim continue à tourmenter un nombre considérable d'humains. Or si les disponibilités en céréales permettent, en principe, de nourrir la population actuelle du monde, elles sont, elles aussi, partagées entre riches et pauvres. Ainsi 40 pour cent de la production mondiale des céréales ne sont pas consommées par les hommes, mais par des animaux, vaches, poules, cochons, qui termineront à leur tour dans l'assiette du consommateur fortuné. Or, sur dix calories de céréales fournies à un animal d'élevage, l'homme n'en retrouve qu'une dans son assiette. Selon le type de nourriture, de l'uniquement végétale à l'uniquement animale, la population maximale que peut nourrir la Terre varie alors dans un rapport de 1 à 10.

Toute évaluation de population maximale supportable par la planète, comme celles qui inspirent les évaluations de «carrying capacity» ou de développement durable, doit donc d'abord définir un style d'alimentation. On s'aperçoit alors, comme l'avait fait remarquer Alfred Sauvy, que les vrais concurrents des affamés des pays pauvres ne sont pas les repus des pays riches, mais leurs animaux domestiques.

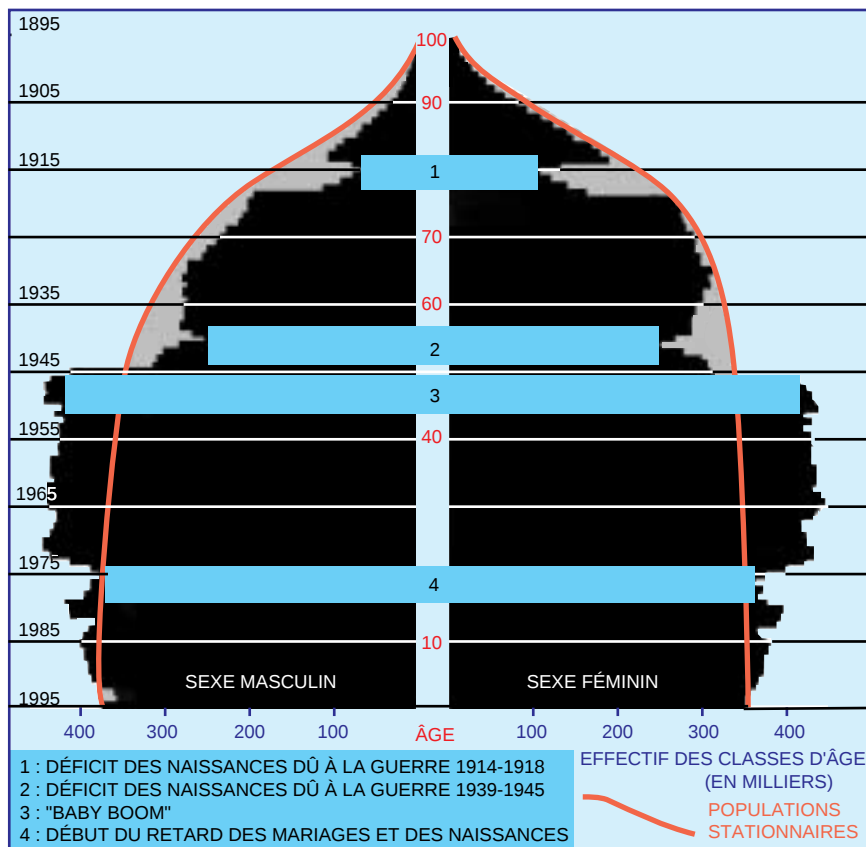
Le mythe d'une population mondiale construit donc le mythe de la surpopulation en masquant les aspects gênants de l'inégalité sociale. On peut parler de «naturalisation de la société», c'est-à-dire de transformation des faits sociaux en faits biologiques, tendance assez fréquente en démographie.

LES GRANDES INVASIONS

S'il est un domaine de la démographie où l'on retrouve le fantasme biologique et même physique, c'est celui de la migration internationale. Les métaphores les plus courantes sont d'ordre météorologique ou hydraulique : les basses pressions sont soumises à l'irruption des hautes pressions, deux vases communicants se remplissent inéluctablement par déversement de l'un dans l'autre. On a craint l'invasion allemande, puis celle d'Afrique du Nord. On s'oriente vers une peur de l'Afrique noire.

Il est vrai que les populations animales règlent en général leurs populations par dispersion plus que par territorialité. Toutefois, presque dès l'origine, l'espèce humaine s'est comportée différemment. On peut même soutenir qu'elle n'a connu de migrations importantes qu'à de brefs moments de son histoire.

Ainsi, lors de la grande phase d'extension de l'agriculture, le modèle de



2. Les générations adultes sont plus nombreuses que dans la population stationnaire en raison de l'immigration et du «baby-boom».